

Le handicap invisible

23 février 2010



La maladie psychique atteint des personnes intelligentes. Cause d'inadaptation sociale et de grande souffrance, elle constitue un handicap souvent nié, car invisible.



«2% de la population sont atteints de maladies psychiques». Aimée Jégu, présidente de l'association Espoir Armor, milite depuis des années pour l'insertion sociale des handicapés psychiques. Et son obstination a payé (lire ci-dessus). On ne s'engage pas dans un tel combat sans une raison personnelle. «Mon fils aîné a commencé à faire des crises de délire un peu avant l'âge de 20 ans, raconte-t-elle. Mon mari et moi, nous avons d'abord mis ça sur le compte d'une crise d'adolescence. Nous ne comprenions pas ce qu'il se passait». Entre les hospitalisations, les retours, les études inutilement poursuivies, puis interrompues, le couple est désemparé.



«Vous ne retrouvez plus votre enfant»

«C'est très dur, quand vous avez un élève brillant qui ne veut plus rien faire, quand vous devez signer un papier pour faire interner votre enfant». Il faudra dix ans pour qu'un diagnostic de maladie psychique soit posé. «Le ciel nous est tombé sur la tête. Nous ne retrouvions plus l'enfant qui avait été le nôtre. Je ne savais même pas ce qu'était la schizophrénie, il a fallu que j'achète des livres. Nous avons adhéré à l'Unafam, l'Union nationale des familles et amis de malades psychiques. Cela nous a beaucoup aidés à comprendre la maladie de notre fils. Nous n'étions plus seuls dans cette situation difficile».

«Le cerveau c'est compliqué!»

Aimée Jégu, au lieu de se replier sur son cas, décide de mettre son expérience au service des autres, en pratiquant l'écoute au sein de l'Unafam. «Il faut que les gens sachent que la maladie psychique n'a rien à voir avec une déficience intellectuelle. Il semble qu'elle soit liée à un traumatisme de l'enfance, et mette de quinze à 25 ans pour apparaître au grand jour. Mais on ne sait pas exactement: le cerveau, c'est compliqué!» Bouleversée par le sort de certains malades, abandonnés à eux-mêmes à la sortie de l'hôpital, Aimée Jégu a contribué, il y a dix ans, à la création de l'association Espoir Armor, dont l'objectif était la fondation d'une résidence d'accueil. «Il y a souvent un déni des familles, qui ne veulent pas croire à la maladie de leur proche. Certains malades se retrouvent à la rue. Leur drame, c'est que rien ne les désigne comme des handicapés: ils n'ont pas de béquilles, pas de fauteuil roulant, aucune reconnaissance de leur état. Ils sont presque tous en grande souffrance».